

« Voyez vous, mes amis, il n'y a pas à désespérer. C'est un solide glaçon qui nous porte, et il ne se brisera plus maintenant que voilà les froids régulièrement établis. Remarquez, en outre qu'il se dirige du côté où nous voulions aller, et que nous voyageons sans fatigue, comme si nous étions sur un navire. Un peu de patience, et nous arriverons à bon port.

— Et qui de nous désespère, s'il vous plaît ? lui répondit ce jour-là M. Cascabel. Lequel se permet de désespérer, monsieur Serge ? Celui qui désespérera sans ma permission, je le mettrai au pain sec !

— Il n'y a pas de pain ! riposta le gamin de Sandre.

— Eh bien, au biscuit sec alors, et, sans compter qu'il sera privé de sortie !

— On ne peut pas sortir ! fit observer Clou de Girofle.

— Assez !... J'ai dit !

Pendant la dernière semaine de novembre, la chute des neiges avait pris des proportions fabuleuses. La masse des flocons était telle qu'il avait fallu renoncer à mettre le pied au dehors — ce qui occasionna une grave catastrophe.

Le 30, de grand matin, au moment où il se réveillait, Clou fut surpris de la difficulté qu'il éprouvait à respirer, comme si l'air eût été impropre au jeu des poumons.

Les autres dormaient encore dans leurs compartiments d'un sommeil lourd et pénible, à faire croire qu'ils subissaient un commencement de suffocation.

Clou voulut ouvrir la porte de l'avant train, afin de renouveler l'air... Il ne put y parvenir.

« Eh là ! monsieur patron ! » cria-t-il d'une voix si puissante qu'il réveilla toute la *Belle-Roulotte*.

Aussitôt M. Serge, M. Cascabel, ses deux fils, se relevèrent, et Jean de s'écrier :

« On étouffe ici !... Il faut ouvrir la porte !

— Je n'ai pas pu... répondit Clou.

— Les volets alors ?... »

Mais comme ces volets se rabattaient à l'extérieur, ils résistèrent également.

En quelques minutes, la porte fut démontée, et l'on comprit pourquoi il avait été impossible de l'ouvrir.

Le couloir ménagé autour de la *Belle-Roulotte* était rempli par la masse des neiges que la rafale y avait accumulée, et non seulement ce couloir, mais aussi le passage qui établissait une communication à travers le rempart de glace.

« Est-ce que le vent a changé ?... demanda M. Cascabel.

— Ce n'est pas probable, répondit M. Serge. Il ne serait pas tombé tant de neige, s'il avait remonté à l'ouest... »

— Il faut alors que le glaçon ait tourné sur lui-même, fit observer Jean.

— Oui... cela doit être, répliqua M. Serge. Avisons d'abord au plus pressé... Il s'agit de ne pas se laisser asphyxier, faute d'air respirable ! »

Et aussitôt, Jean et Clou, armés d'une pioche et d'une pelle, se mirent à la besogne, afin de débayer le couloir. Rude travail, en vérité, car la neige durcie le comblait tout entier et devait même recouvrir la *Belle-Roulotte*.

Pour opérer rapidement, il fallut se relayer les uns les autres. Comme on ne pouvait rejeter la neige au dehors, il fut nécessaire de la rentrer dans le premier compartiment, d'où, sous l'action de la température interne, réduite presque immédiatement en eau, elle s'écoulait au dehors.

Une heure après, la pioche n'avait pas encore percé la masse compacte du couloir. Il était impossible d'aérer l'intérieur de la voiture, et la respiration y devenait de plus en plus embarrassée par manque d'oxygène et excès d'acide carbonique.

Tous, haletants, cherchaient en vain quelque bouffée d'air pur dans cette atmosphère presque irrespirable. Kayette et Napoléone se sentaient prises d'étouffement. Très visiblement, c'était Mme Cascabel qui semblait le plus en danger. Kayette, dominant son malaise, essayait de lui donner des soins. Ce qu'il aurait fallu pouvoir faire, c'eût été d'ouvrir une des fenêtres afin de renouveler l'air, et, on l'a vu, les volets étaient extérieurement maintenus par la neige comme l'avait été la porte.

« Courage !... courage ! répétait M. Serge. Nous avons déjà gagné six pieds à travers le massif... La couche ne doit plus être épaisse maintenant ! »

Non ! elle ne devait plus l'être, si la neige avait cessé de tomber... Mais peut-être tombait-elle encore !

Jean eut alors l'idée de pratiquer une trouée à travers la couche qui formait plafond au dessus du couloir — couche moins considérable peut-être et probablement moins dure.

En effet, ce travail put être fait dans de meilleures conditions, et, une demi-heure après — il n'était que temps ! — la trouée donnait accès à l'air extérieur.

C'est fut un soulagement immédiat pour tous les hôtes de la *Belle-Roulotte*.

« Ah ! que c'est bon ! s'écria la petite Napoléone en respirant à pleine gorge.

— Oui ! répondit Sandre, qui se poulérait. C'est même meilleur que des confitures ! »

Il se passa quelques minutes avant que Cornélie se fût remise d'un commencement d'asphyxie tellement sérieuse qu'elle avait été sur le point de perdre connaissance.

Le trou ayant été élargi, les hommes se glisèrent jusqu'à la crête du rempart de glace. Il ne neigeait plus, mais tout était blanc jusqu'aux dernières limites du regard. La *Belle-Roulotte* avait entièrement disparu sous cet amoncellement qui formait une énorme bosse au milieu du bloc flottant.

En consultant la boussole, M. Serge put constater que le vent soufflait toujours de l'est, et que le glaçon avait fait un demi-tour sur lui-même — ce qui avait changé son orientation cap pour cap. C'est ce qui avait produit à travers le passage cet encombrement de neiges.

Le thermomètre en plein air, n'indiquait que six degrés au-dessous de zéro, et la mer était libre, autant qu'on en pouvait juger au milieu d'une obscurité presque complète. Il convient d'observer, d'ailleurs, que si le glaçon avait fait un demi-tour, après avoir été saisi par quelque remous sans doute, il n'avait jamais cessé de dériver vers l'ouest.

Aussi, dans le but d'obvier à cette éventualité, qui entraînerait des conséquences si déplorables, M. Serge crut devoir recourir à une nouvelle précaution. Sur son avis, on creusa à travers le rempart un second couloir à l'opposé du premier. Quelle que fût l'orientation du glaçon, il y aurait toujours communication avec le dehors. Donc plus à craindre que l'air fit défaut à l'intérieur.

« Tout de même, dit M. Cascabel, pour un fichu pays, c'est un fichu pays ! A peine est-il bon pour des phoques, et son climat ne vaut pas le climat normand !

— J'en conviens volontiers, répondit M. Serge. Mais que voulez-vous, il faut le prendre comme il est !... »

— Parbleu ! je le prends, monsieur Serge, je le prends... mais en horreur ! »

Non, brave Cascabel, ce n'est pas le climat de la Normandie, ni même celui de la Suède, de la Norvège, de la Finlande, pendant leur saison d'hiver ! C'est le climat des pôles, avec sa nuit de quatre mois, ses rafales hurlantes, le poudroiement continu des neiges, et le voile épais de ses brumes qui le laissent sans horizon !

Et que d'inquiétudes il y avait à entrevoir pour l'avenir ! Après la dérive, lorsque le glaçon serait immobilisé, lorsque la mer ne formerait plus qu'un immense icelfield, à quel parti s'arrêterait-on ? Abandonner la *Belle-Roulotte*, franchir sans elle quelques centaines de lieues jusqu'au littoral sibérien, cela était vraiment effroyable, quand on y songeait ! Aussi M. Serge se demandait-il s'il ne serait pas à propos d'hiverner à l'endroit même où s'arrêterait le bloc flottant, de garder jusqu'au retour de la belle saison l'abri de cette maison roulante, qui ne roulerait plus jamais sans doute. Oui ! à la rigueur, passer la période des grands froids en ces conditions n'eût pas été impossible ! Mais, avant le relèvement de la température, avant la débâcle de la mer Arctique, il faudrait avoir quitté le lieu d'hivernage, il faudrait avoir traversé le champ de glace, qui ne tarderait pas à se dissoudre !

Les naufragés n'en étaient pas là, du reste, et

il serait temps d'aviser, lorsque l'hiver prendrait fin. Il y aurait à tenir compte de la distance à laquelle on se trouverait du continent asiatique, en admettant qu'il y eût quelque moyen de l'estimer. M. Serge espérait que cette distance ne serait pas très considérable, puisque le glaçon avait, invariablement, suivi la direction de l'ouest, après avoir doublé les caps Kekournyi, Cheliagskyi, Buranoff, et dépassé le détroit de Long et le golfe de la Kolyma.

Que ne s'était-il arrêté à l'entrée de cette baie ! De là, il eût été facile encore de rejoindre la province des Loukaghirs, dans laquelle Kabatchkova, Nijne-Kolymsk et autres bourgades auraient accueilli les naufragés. Un attelage de rennes aurait pu être conduit jusqu'au lieu d'hivernage et ramener la *Belle-Roulotte* sur le continent. Mais étant donnée la vitesse de la dérive, M. Serge comprenait bien que cette baie aurait dû être laissée en arrière, et aussi les embouchures de la Tchoukotchia et de l'Alazir. Pour l'arrêter, la carte n'offrait plus que le barrage de ces archipels connus sous la dénomination d'îles Anjou, îles Liakhoff, îles de Long. Et, sur ces îles, inhabitées pour la plupart, comment trouverait-on les ressources nécessaires à un rapatriement du personnel et du matériel ? Cela vaudrait mieux, pourtant, que d'aller se perdre dans les extrêmes parages des régions polaires !

Le mois de novembre venait de finir. Il y avait trente-neuf jours que la famille Cascabel avait quitté Port-Clarence pour s'aventurer à travers le détroit de Behring. Sans la rupture de l'icefield, elle eût pris terre à Numanan depuis cinq semaines déjà. Et, maintenant, arrivée dans les provinces méridionales de la Sibérie, quelque bourgade lui aurait offert un refuge assuré contre les dangers de l'hiver arctique.

Pendant la dérive ne pouvait durer longtemps. Le froid s'accroissait graduellement, et le thermomètre descendait sans oscillations. Examen fait de l'îlot de glace, M. Serge put constater qu'il s'accroissait chaque jour par l'adjonction des morceaux d'icebergs, au milieu desquelles il se frayait un passage. Sa surface s'était élargie d'un tiers, et même, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre, un énorme bloc vint se souder à lui par l'arrière. La base de ce bloc plongeait assez profondément sous les eaux et le courant lui imprimait une vitesse supérieure, il en résultait que le glaçon dut faire un demi-tour et le suivit, comme s'il eût été à sa remorque.

Avec les froids plus vifs et plus secs, le ciel s'était complètement rasséréné. Le vent soufflait maintenant du nord-est — circonstance heureuse, puisqu'il portait à la côte sibérienne. Les étoiles étincelantes du ciel arctique éclairaient ces longues nuits polaires, et, fréquemment, des aurores boréales inondaient l'espace de leurs lumineuses effluences, disposées comme les feuillets d'un éventail. Le regard s'étendait jusqu'à l'extrême horizon, limité par les premiers échelons de la banquise. Sur le fond moins assombri, cette chaîne de glaces éternelles dessinait ses crêtes vives, ses croupes arrondies, la forêt de ses pics et de ses aiguilles. C'était un émerveillement, et les naufragés en oubliaient un instant leur situation si critique, en admirant ces phénomènes cosmiques, particuliers aux régions hyperboréennes.

La dérive avait diminué de vitesse, depuis le changement du vent, et c'était le courant seul qui la produisait désormais. Il était donc probable que le glaçon ne serait pas entraîné très loin vers l'ouest, car la mer se prenait dans les intervalles des icebergs. Jusqu'ici, il est vrai, cette "young-ice", comme disent les baleiniers, céda au moindre choc. Les blocs, dispersés au large, ne laissant entre eux que d'étroites passes, le glaçon se heurtait parfois à des masses considérables ; mais, après une immobilité de quelques heures, il se remettait en route. Néanmoins, il fallait prévoir un arrêt très prochain, qui durerait pendant tout l'hivernage.

Le 8 décembre, vers midi, M. Serge et Jean s'étaient rendus sur l'avant du glaçon. Kayette, Napoléone et Sandre les avaient accompagnés, étroitement enveloppés de fourrures, car le froid était vif. Vers le sud, c'est à peine si une légère leur indiquait que le soleil passait au méridien. L'incertaine clarté qui flottait à travers l'espace,